

Yo
Petits messages
poétiques



Petits Messages Poétiques

Autres ouvrages :

Harmonie (2010)

Baroudeur (2011)

Chloris & Floris (2012)

Fougue (2014)

Charme (2019)

Aventura (2020)

Yo

Petits messages
poétiques

Avant-Propos

Avril 2020,

Je décide de replonger dans mes vieux poèmes. Qui écrit depuis sa prime jeunesse sait qu'il peut coûter cher de s'en retourner lire ses premiers textes. Et puis finalement, la curiosité l'emporte.

En fouillant dans mes archives informatiques, je retrouve cette pépite. Ce recueil date de septembre 2009. Deux mois à peine avant mes dix-huit ans. Je commençais à peine l'université quand j'assemblais ces messages. J'imagine que là plupart furent rédigés durant quelques mois auparavant, au lycée.

Ces petits messages poétiques, ou devrais-je dire petits-poèmes-en-prose ?, furent un tournant dans ma conception de l'écriture. Je tentais à ma façon de désacraliser la poésie, la dépoussiérer, lui rendre sa place dans l'ordinaire. Mais surtout nous la rendre enfin contemporaine. Écrire de la poésie en 2009 quand on était lycéen, c'était envoyé des SMS. C'était entretenir des longues conversations passionnés sur son téléphoner ou son ordinateur. C'était se poser mille questions et se soutenir dans ces temps troubles de la fin d'adolescence.

Dans ces petits messages, je console des âmes en peine, je chante mon amour, je montre désespérément que le monde est beau, qu'il suffit de savoir regarder. Dans leur téléphone, j'étais le contact étrange qui répondait toujours de cette façon loufoque, imprégnée de lyrisme, débordante de poésie. Avec ce recueil, je jetais à la poubelle mes vieux poèmes pompeux, écrits pour être écrits. Dans ce recueil, la poésie est enfin vraie, car elle est envoyée, partagée, répond à des problèmes, fait chavirer les cœurs.

Voici donc les petits messages poétiques, réunis alors par une motivation d'invention nouvelle, résumée jadis en ces quelques mots écrits dans un coin de brouillon.

« le rêve de tout poète n'est-il pas de changer un peu la poésie? de transgresser les normes ? »

Bonne lecture.

Préface

A toi, l'humain.

Je t'offre cette œuvre de poésie simple et expérimentale, d'amour passionné et véritable ; où entre deux êtres, se tissent au fil des mots, des échanges, une poésie harmonieuse et sincère, la Poésie des êtres, qui les relie à travers la vérité et l'affection, l'imagination et la mélancolie rêveuse.

Voici donc mes petits messages, reflets de ma conception poétique. La poésie est une histoire entre les êtres et les choses, c'est pourquoi il m'est d'avis qu'il est dommage de la limiter, de la réduire à de simples poèmes, à une forme prédéfinie, et figée. Elle est avant tout un mode de pensée, une tournure de l'esprit ; ce qui affirme d'autant plus la nécessité d'une diversification de ses formes d'expressions. Ainsi, en ces messages tendres, s'illustre l'attachement de tout un être à d'autres, à travers amour de la nature, de la justesse, de l'altérité, et de l'imagination. C'est donc ces mots infinis réconciliant âmes et corps, qui par orgueil passionné, s'estiment sublimer littératures et rêveries, d'un lyrisme autant désespéré qu'enjoué. D'ailleurs, le rêve de tout poète n'est-il pas de perfectionner la poésie, de transgresser ses normes jusqu'une nouvelle perfection sublime, et inachevée ?

C'est à toi donc l'humain, que reviennent ces messages ;
abreuve-toi de sa poésie aimante, et rêve, rêve en
t'améliorant, rêve en t'attendrissant ! La Poésie n'attend
rien d'autre que tu l'éveilles, car en chaque recoin de ce
monde, elle languit de pouvoir susciter l'amour entre tes
yeux voilés !

« La poésie naît dans les champs, et s'envole dans de
colorés messages poétiques. »

Petits messages
poétiques

Sommaire

Avant-Propos	5
Préface	7
Mélancolie & Solitude	13
Poésie du réconfort	17
Séduction & Art	21
Féodalités	37
L'Ecume de l'harmonie	45
Evasion poétique	51
L'amour mythologique	61

I. Mélancolie & Solitude



Les trois arbres, Rembrandt

I. Je suis assis sur une chaise blanche. Au milieu d'une herbe tremblante, à la proie d'un vent froid, j'entends les feuilles d'un arbre. J'avais ouvert la première page de La Peste, et j'ai reçu ton message. L'infini est avec nous ...

II. J'ai besoin d'écrire, sinon je ne vais pas réussir à dormir. J'entends les grenouilles au loin. Elles ne me répondent pas... Sortez-moi de là, je suis en enfer depuis si longtemps....Par pitié.... Finissez-moi

III. Je suis un papillon sans fleur ; abandonné, beaucoup de mes amis sont partis. Je me sens tellement seul. J'erre, sans but. L'air n'est qu'un poison pour moi. Il m'étouffe. Le silence, le pire de tous, celui vide de mot, me désespère. Je fais des cauchemars éveillés....Et personne... Douleur, toutes mes options d'action en sont. Je suis un papillon solitaire. Je suis un papillon, qui a perdu ses complices. Seul, tout simplement. Je suis un papillon qui fait volte face, je ne mérite pas tout ça ! Voilà comment on me rend le bien que j'ai fait en ce monde... !

IV. Je me sens si seul....Abandonné. Il n'y a personne. Mon royaume pour un mot de toi! Des larmes de solitude accompagnent mes jours...Pourquoi dormir ? Pourquoi rester éveillé ? Dans tout les cas je souffre.

V. Mais pourquoi... ? Pourquoi mon amour ne s'essouffle pas ? Pourquoi... Je suis condamné. Je ne dois pas, je ne dois plus... aimer. Je me sens sale de l'intérieur. J'ai en moi un amour qui n'a plu de sens, et qui risque d'en gâcher un autre. Voilà deux mois que je souffre !

VI. Alors pourquoi l'être humain s'attache t'il à ses illusions, à l'amour ? Elles ne sont que tromperies et souffrances !

VII. Tiens, voilà ma main. Dedans tu y trouveras du chocolat. Celui de la vie, de l'espoir. Sil te plait mange le. Pour moi.

II. Poésie du réconfort



Les Fleurs du mal (L'Idéal) , Armand Rassenfosse

VIII. Voilà bien longtemps qu'un seul de mes mots n'ait jamais aidé quelqu'un, mais je vais essayer.

Tu sais, la vie à son crépuscule est un vaste océan de noir. Or le noir ne demande qu'à être remplis de blanc. Autrement dit, de rêves et de bonheur. Tu es dans le noir car tu ne vois que l'obscurité de ton futur, mais regarde plutôt le blanc de ton présent. Rêve, tu vis, tu es entière ! Laisse ton futur, juste quelques instants. Laisse-toi emporter par les douces odeurs de ton quotidien, celles qui te manquent lors de tes voyages. Ton air regorge de ton présent. Respire, et souris.

IX. Tu n'es pas méchante, tu n'es pas égoïste, je suis là pour écouter et essayer de te sortir de ta tristesse ! [...]

Je t'adore, n'oublie jamais le sens de ces mots, jamais. Ton sang, c'est en toi qu'il doit couler, et nul par ailleurs.

L'imagination est une des seules choses qui illumine les poètes perdus dans les ténèbres, n'oublie jamais. Courage.

X. Je me sens si seul dans l'obscurité de ma chambre. Et pourtant, je sais que je ne le suis pas. Partout dans cette pièce une odeur féminine flotte. Elle sent si bon... Mais elle est si malheureuse... ma poète, mon parfum, mon amie, me rappelle ton odeur me fait moins seul dans l'océan; ton existence donne un but à ma vie, celui de toujours t'aider, te protéger.

Goût de l'air; je te mange ma poète, je sens ton désespoir, je suis moi aussi triste. Mais j'ai ton parfum dans le cœur, ton amitié dans l'âme; levons nous envolons nous; tu es beaucoup pour moi tu sais, fermons les yeux, laissons couler nos larmes, et là, juste là, chuchotons: «le ciel est dans notre cœur».

XI. Tu sais, si l'amitié est si belle, c'est parce qu'il arrive des moments où elle tombe des cieux, et s'effondre dans l'herbe. Elle réfléchit à comment rendre son ciel merveilleux, puis reprend des forces et s'envole. C'est ça qui est beau; même du plus profond des gouffres, on arrive toujours à s'envoler, il ne faut que de l'espoir et de l'amour.

III.
Séduction & Art

XII. [...] L'amour vit de complicité [...]

XIII. Sous l'ombre protectrice d'un arbre, j'observe, allongé, le bonheur bleu. Ici la jeunesse court et vit, et là haut, dans les nuages, les merveilleux nuages, l'esprit d'un poète volette. Et rêve. Des cheveux, ce nuage est une chevelure, des brins de bonheur, une infinité colorée. Je te rêve, et tu t'animes là haut dans les cieux, tu souris de ton nuage blanc. Le vent qui me chatouille vient des hauteurs, il est insaisissable, invisible, mais pourtant il nous relie; toi là haut avec les déesses, et moi en bas avec mes rêves et mes chimères.

L'ombre s'en va, le temps me consume, je me lève et me rapproche un peu plus du ciel.

Je t'adore.

XIV. Je peux jouer avec tes cheveux? Comment sont-ils ? Longs et sucrés ? Colorés et parfumés ? Je veux y glisser ma main, que tes cheveux s'écoulent entre mes doigts, je veux m'endormir, pour rêver une fille.

XV. Coucou toi ! Moi j'observe les canards, ils me rappellent que la solitude peut être heureuse. Et les pigeons, ce sont les policiers du parc, ils veillent à ce que le pain soit bien évacués. Tes mots me manquent. Bisous

XVI. Je n'y arrive pas. Tout le bonheur que j'ai eu n'arrive à combler toute ma mélancolie ; voilà tout mon malheur.

XVII. La vie est un couloir noir qui mène à une lumière. On a beau avancer, la lumière reste toujours aussi lointaine. Toute notre vie on essaye de l'atteindre... Et vient la mort. La lumière ne serait-elle pas la mort ?

XVIII. J'ai toujours rêvé d'être un peintre, pour peindre les couleurs de la vie...

XIX. Elle danse. Son pantalon blanc se meut avec grâce, alors que, d'apparence réservée, elle évite tout geste superflu. Son visage est comme celui de la plus belle des buses ; le nez fin, le regard perçant, et la peau claire comme son âme. Pas un mot, pas un sourire, elle semble seule ; j'aimerais tant accompagner son esprit. Sa chevelure, brune et collée à son corps, m'inspire un parfum, j'aimerais tant l'humer, sentir son odeur. Elle paraît fantôme parmi les autres, juste parce qu'aucun son ne s'échappe de sa petite bouche. Et pourtant... Elle rayonne par sa beauté !
Une gracieuse buse solitaire qui m'est charmante. Envole-toi, je t'aiderai, ma buse gracieuse.

XX. Tu me manques, comme la fleur manque au papillon, comme l'étoile manque au rêveur. J'aimerais respirer ton air et caresser tes joues, écouter ta voix et te montrer le soleil. Que le bonheur de mon cœur batte contre toi ! Qu'autour de toi m'emprisonne tes bras ! Je pense à tes yeux, et j'aime les nuits de ce ciel, car il a perdu son bleu, pour l'encre de tes yeux.

XXI. Je te le dis du bout de mes lèvres avec un léger son venu de mon cœur : je t'aime.

XXII. Ce que j'aime le plus dans un spectacle ce sont les applaudissements sincères, car j'y sens la reconnaissance, la victoire de l'art, et le bonheur de l'artiste.

L'enfer de la salle n'était rien face à ces anges qui dansaient dans ce théâtre, image musicale du paradis.

XXIII. J'ai peur. Je ne veux encore sombrer. Seul dans la nuit, seul face au monde, seul aux proies de mes douleurs et mes peurs, seul face à moi. La chaleur de l'obscurité me rappelle l'enfer... Je suis perdu dans ce noir, je souffre, et j'ai peur. Je le sais, je ne vais pas dormir... De toute façon tout porte à croire que je ne mérite pas d'être heureux, que je ne mérite pas de vivre. L'on veut m'arracher tout ce que j'aime par-dessus tout, le destin m'a toujours empêché de voir ceux que j'aime... la vie m'a interdit de vivre ! Ô Désespoir ! Sais-tu, l'amour m'a interdit le bonheur ! Et mon passé s'autorise à me mentir ! Voilà ma vie, voilà ma souffrance !

L'injustice me rend malade alors que ma vie est injuste ! Malade, j'en suis malade ; malade de vivre ? Peut être.

Mais il y a toi. Toi mon rayon de soleil, la lumière, ma fleur ; toi mon espoir, mon étoile... Tu es tant pour moi, tu me sauves de moi-même, de mon éternelle solitude, et de ma folie suicidaire...

J'vends mon âme pour un mot venant de toi... Mais je ne l'aurais pas, les anges sont sourd à la misère, et personne n'achèterait une âme moribonde..., qui se meurt de peur et

d'amour. J'écris pour ne pas faire d'erreurs, paraîtrait-il que ce serait trop bête. Personne, même pas moi, pour me sauver...

Je t'aime avec sincérité.

Un papillon de nuit qui a peur du noir, et d'avoir perdu sa fleur... Un papillon qui t'aime.

XXIV. Que la nuit te berce, que les étoiles veillent sur toi, car si ta fragilité atteint l'égal de ta beauté, alors jamais il n'y aura assez d'étoile et de nuit pour te protéger.

XXV. Les ténèbres m'entourent ; un ange, y-a-t'il un ange ici-bas dans le gouffre du sacrifié, du suicidé ? Les bons amis sont ceux qui seul leur modestie les empêchent d'être identifier à des anges. Car non monsieur paraît-il qu'ils ne sont pas anges, ils ne seraient qu'humain, mais qu'importe ? Ils sont, et beaucoup. Crois-moi, les bons amis sont les anges qui existent réellement.

Voilà, j'ai écrit à un ange, la lumière m'a un peu écartée des ténèbres.

Répondra-t-il ?

XXVI. Je n'espère plus.

03/06/08 21 : 40

XXVII. Arf, tu as du t'endormir. Tu dois être une belle fleur les yeux fermés, une 'tite fleur toute mignonne. Bon je te dore de l'or de mon cœur, et je m'en vais rêver de toi.

XXVIII. Pourquoi m'aimes-tu? Je ne suis qu'un garçon mélancolique, blasé, et plongé dans les ténèbres. Tu es ma lumière, tu me sauves, mais je ne mérite pas une telle lumière..

XXIX. Une soirée ce même poète te montra la lune, et il te dit qu'il y voit un papillon, puis te demande ce que toi tu y vois. La Lune est le miroir de nos souvenirs, imagine toi cela.

La première fois que je t'ai vu, tu venais de haut, peut-être es-tu venue du ciel ? Tu sais, tu ne l'as pas vu, mais moi, je me souviendrai toujours de mon sourire.

XXX. De quoi est faite ta lumière ? Ton espoir ? Et non, ne nie pas, le condamné à mort a de l'espoir jusqu'à son dernier souffle ! Alors, de quoi est fait ton salut ? De présence ? Je suis là. D'affection ? Je t'adore comme l'oisillon affectionne son brin de feuille. De guérison ? Alors voici ma main, le chocolat guérit tout, mets-en sur

ton cœur. Du courage ? En voilà.

XXXI. Personne ne mérite de partir ! Personne ! Même le pire des criminels ! M'entends-tu ? Personne ! Ainsi est justice !

XXXII. Je t'aime comme le poète aime les nuages : avec grande envie d'évasion à deux, et une admiration pour cette beauté inaccessible, lointaine. Les nuages passent, mais ma Déesse, elle mon unique, elle reste, avec moi. Et heureusement, car je l'aime mon étoile endormie !

XXXIII. Coucou toi. J'espère que tu vas bien. Je suis sous l'ombre d'un arbre, allongé. J'observe la poésie du monde. Je suis content, j'ai composé un poème ce midi, je l'ai appelé « j'aimerais écrire ». Je te le montrerai. Le ciel est parfois bleu, les arbres sont verts ; vraiment, il ne manque que la couleur de ton cœur, pour venir s'ajouter à celle de mon bonheur. Je t'aime.

XXXIV. Une bise dans le vent, demain elle effleurera ta bouche quand tu sentiras le souffle marin.

XXXV. Du courage, je n'en ai plus ! Ma vie est une injustice de tous les instants ! Le passé me tue à petit feu chaque nuit, et là je viens d'apprendre que mon avenir est compromis ! Et dans le présent je souffre ! Ô désespoir ! Ôte mon courage et ma vie ! que justice règne sur terre !

XXXVI. Ô toi rêveuse, jeune fille vivant de musique, et souriant de souvenirs, moi pauvre poète je te l'affirme : la lune est la guitariste du ciel, elle fait danser les étoiles, et illumine le visage de tout rêveur qui cherche sourire. Tiens, je te dore aussi. And don't forget, life is a poem.

XXXVII. Le bonheur n'existe pas dans ce bas monde, il n'y a que des joies. La chance n'existe pas, puisqu'il faut sans cesse la forcer. Ma plus grande joie est d'avoir enfin compris cela, de m'être débarrassé de ces illusions. Oui le monde et la vie sont horrible, désenchantés, mais c'est à nous de les enchanter, de les embellir. Il y a un bout de monde pour chacun. Essaye, avec ce damné cœur, essaye de rêver. La lumière semble toujours surgir des ténèbres. Je

ne te relèverai pas, je n'y arrive pas, mais élève-toi, tu n'as nullement besoin de moi, vole dans les courants d'air. Et n'oublie pas, c'est parce que l'on a connu l'orage que le ciel bleu est si beau. Si on oublie qu'il y a une part d'orage dans chaque ciel bleu, alors ce bleu devient banal, et l'on perd son bonheur. Donc n'oublie pas : la vie est moche, et pourtant si belle.

XXXVIII. Je frappe à la porte d'une princesse en pleurs, je sais que de tendresse elle a besoin. Je sens la porte s'ouvrir par magie, comme si l'univers entier de cette jeune fille m'accueillait avec joie. Je lui souris ; et en lui tendant la main, sur son front je lui fais don du réconfort de mes lèvres.

Et délicatement, avec mon cœur, je lui avoue dans l'oreille
« Je t'adore princesse »

XXXIX. Mais mon océan..., il ne s'évapore pas... Mon soleil est trop loin ! Encore plus d'un mois de nuit, plus d'un mois de mélancolie. Ma tête entre mes genoux, là-haut au dessus des arbres, j'attends ; j'attends mon train. Je veux partir. Loin d'ici. Vers un autre pays ; vers la vallée. Puis descendre ma montagne ; et Chuter. Silence.

XL. Tu sais, si je te dore c'est aussi parce qu'Anne-Laure rime avec l'or ! Un or qui vaut tous les mots du monde, tous les amis d'une éternité.

Oui, j'écris tard, mais je suis aussi papillon de nuit ; savais-tu ? Je te lis, et relis ; j'aimerais tant répondre à chacune de tes lignes, à chacun de tes traits d'esprit. Oui, comme tu le dis, ta lettre ne ressemble à rien, mais c'est tellement normal venant d'une rêveuse unique comme toi !

Les yeux ? Je vois tellement de choses dans un regard que je les évite, c'est vrai...

Ma femme, je voulais te dire, que malgré tous nos divorces, il faut que tu saches qu'une chose demeure : tu es toujours ce soleil qui me fait briller, cette lanterne qui m'éclaire la nuit ; la seule, qui toujours, trouve les mots qui m'arrachent des ténèbres. Et ça, c'est magique, c'est grand, c'est inoubliable.

Car oui ma cerise, tu es une lumière génialement vivante, je te remercie d'être ainsi, et de le rester.

Tu as fait naître en moi bien plus qu'un sourire.

Ma femme ; voilà, tu viens de donner naissance à Bonheur. A nous de l'élever. Mais je ne te décrirai pas ma joie, il n'y a pas de mots pour. Je te laisse donc avec ton imagination t'imaginer la scène !

Encore merci ma cerise, je te dore, et n'oublie jamais de rêver. Jamais !

P.S : Moi je connais un véritable ange, tu devrais mieux l'aimer, plus la comprendre, et mieux la regarder. Elle s'appelle Anne-Laure. Ne perds jamais ta confiance en toi !

XLI. Les moments à deux sont toujours les plus courts. J'écoute la pluie, et je songe à tout ce que l'oubli m'a volé, tout ce que j'aurais aimé te dire aujourd'hui. Je voulais te dire que ta lettre m'a fait vraiment plaisir, que j'adore te parler, et que si les anges existaient, tu serais le mien, car en un regard tu me sauves. Et un ange qui de plus fait des délicieuses gaufres, c'est précieux. Je te remercie.

P.S : Oui j'ai vu l'heure, mais elle ne m'a pas encore vu ; là est l'importance.

XLII. Ma chérie. Là je suis dans le train. Le paysage défile, les arbres sont floues, les maisons anonymes, et moi, je suis ce jeune homme à sa fenêtre qui à toute vitesse, traverse ce paysage vert, à tel point, que j'en suis invisible.

XLIII. Tu me manques, et ça me rend fou... J'ai une larme à l'œil. Parle-moi. Qu'il y a-t-il sur la plage, sur la mer, et dans le ciel ? Fait-moi vivre avec toi. Je t'aime ma chérie

XLIV. J'aimerais tant être avec toi, pour te caresser les joues, pour te prendre dans mes bras, et te montrer l'amour ; le vrai, celui que peu connaissent. Je te l'ai déjà dit, mais partout où je me trouverai, avec qui que je sois, je

me sentirais seul, car je serais sans toi. Je t'aime.

XLV. Je peux t'appeler Sirène ? Une sirène du nord, mélancolique femme des grands froids, qui triste à en grêler, recherche à jamais son petit pingouin, qu'elle a perdu dans la tempête.

XLVI. Ainsi est la vie. C'est en reconnaissant ses erreurs, en avouant ses torts, que l'on est un homme juste. Alors non, je ne cesserai jamais de regretter !

XLVII. A merveille ! Mon lit est toujours aussi moelleux. Quant au temps, hé bien... disons que le soleil nous rend parfois visite, ce qui forcément le distingue de mon amour de lit, qui lui, demeure toujours, et en tout temps, si agréable et présent.

XLVIII. Alors je te regarde, je te contemple toi avec ta tête d'ange endormie, et ne pouvant m'en empêcher devant tant de beauté, je te fais un bisou sur ta joue douce comme peau de marmotte. Et là, tu te réveilles ; « bienvenue dans le monde des éveillés, je t'aime ma chérie ». Oui, c'est

comme cela que ça se passerait

Tu sais, tu me manques, et je me sens orphelin de ta douceur.

XLIX. Ce que je fais ? Quelque chose de magnifique et simple à la fois : Je pense à toi !

Dans le noir de ma chambre, je t' imagine à coté de moi ;
quand seras-tu là ?

IV. Féodalités



Hylas et les Nymphes, John William Waterhouse

LX. L'air ? Il n'est pas libre ; il doit se laisser emporter par des courants d'airs. Seul les oiseaux sont libres dans ce monde.

LXI. Alors régnons ! Régnons sur nous-mêmes, sur notre royaume. Régner sur les autres, c'est une passion de monstres.

Un jour je t'ai offert ma main. Une main pauvre, mais royale, et juste. Tu la tiens depuis lors, et je t'en pris ne la lâche jamais, car crois-moi nous tomberions tous les deux. Des royaumes reposent sur du sang, mais le nôtre, lui, repose sur deux mains.

LXII. Le ciel est bien gris sans toi, et maintenant je comprends pourquoi mon visage est morne et grisâtre : Tu me manques, comme un rayon de sourire sur un visage...

LXIII. Et moi maintenant que le vent ne souffle plus mes cheveux, je me sens seul et triste... Mais le pire, c'est que je n'ai pas envie d'être joyeux.

Bisou petite sirène.

LXIV. Que peut bien faire une femme lorsque son mari se meurt dans le noir ?

Elle sourit dans la lumière.

Et heureusement ; mais pourquoi ?

Parce qu'il faut bien un sourire pour relever l'autre...

Dans le noir je suis.

LXV. Oui je l'imagine ton sourire, et bien. Parfois il m'arrive d'imaginer mes amis sourire, et ça me fait du bien. C'est beau les chalets de montagne, ça me manque.

Loin du monde, loin de l'agitation.

Je marche vers chez moi, alors qu'on pouvait venir me chercher...

Je suis étrange.

LXVI. Non je ne suis pas un grand, pas un exceptionnel, ni un comique ni un acteur, encore moins un modèle qu'un vertueux ; mais moi, pauvre roi pitoyable et piteux, moi sur

ton visage j'ai fait naître un sourire. Je sais, je ne suis pas le seul, ni le meilleur, mais je l'ai fait ; des ténèbres j'ai arraché lumière.

Je ne suis rien, juste ton roi, et tout mon or je te le laisse à toi ; tends moi ta main, tu le mérites plus que moi.

LXVII. Tu es dans le gouffre des questions ? Moi je suis dans le gouffre, et je cherche les questions...

Je veux t'aider, mais quelque chose me dit que je n'y peux rien... Tout comme je ne trouve d'échelle dans mon néant.

Si je suis champion, c'est bien pour cacher ma tristesse.

Ton roi, ton rien.

LXVIII. Ma princesse ? J'ai l'impression que je mourrais avant d'apercevoir ne serait-ce que l'ombre de sa citrouille magique !

Je viens de comprendre une part de ma tristesse d'aujourd'hui. Quand ma reine me boude, et fait l'éloge d'un autre roi, moi je me sens rien, je me sens misérable sur mon trône en ruine.

Un jour j'ai cru que j'étais quelqu'un dans ce monde, mais maintenant je sais que je ne suis qu'un point.

LXIX. Ma vie dans une pochette surprise. Pour Toi.

LXX. Avant la pluie, il y avait le soleil. Pense au soleil, et crache à la pluie.

LXXI. Un jour je te dirai dans les yeux que je t'adore ; et peut être que notre royaume rayonnera.
J'ai ces mots dans les yeux depuis si longtemps, je crois qu'ils rêvent d'atteindre tes oreilles, et d'illuminer ton visage.

LXXII. Je suis tout, je ne ressemble donc à rien.

Ceci est une plaisanterie.

Ma reine. Mais reine de quoi ? De mon royaume ? Oui, mais pas seulement. Tu es ma reine, la reine qui me comprend, la seule qui partage avec moi ces discussions farfelus que nous avons, tu es celle qui me fait sourire en me répondant avec plus de folie que je n'aurai jamais ; tu es cette jeune fille qui a envahi mon esprit, et obsède mon cœur. Tu es la reine, la reine de mon royaume de rêves et d'évasions. Tu es ma clé, et c'est souvent toi qui m'ouvre les portes du jardin ; tu es ma gardienne, et tu me fais rêver.

LXXIII. Requête de la Reine à son Roi ?

De l'amour dans le royaume de l'amitié ?

Voici mon cœur, il a l'odeur de la tendresse ; et regarde
notre royaume, il s'épanouit comme une fleur sous une
rosée, celle du matin, notre éternel matin royal.

LXXIV. Je m'offre à toi, je te donne mon âme, mon esprit.

Viens, rejoins mon nuage, et parcourons le monde, au
dessus des malheurs et des pleurs, loin des chiens et des
crocs.

Le bonheur est là où on l'imagine.

LXXV. Au pays de mes merveilles il y a une belle reine,
jeune fille rêveuse, à l'odeur de fleur, qui me fait rêver
comme personne ne l'a jamais fait.

Tu as fait rêver le poète, et rien que pour cela tu es grande.

Rêve mon ange, rêve, et quand tes paupières d'étoiles
sommeilleront, j'embrasserai ton front de la douceur de
mes lèvres nuageuses.

Notre paradis est dans notre cœur...

...Et nos cœurs dans les nuages.

V.
L'Ecume de
l'harmonie

LXXVI. Comment vas-tu petite sirène ? Le vent est-il aussi compteur de merveilleuse histoire comme ici-bas ? Une marée de bisous pour toi, le vol d'une mouette pour te lever la tête, et l'étrange silhouette d'un poète solitaire à l'horizon ; tout cela existe et veille sur toi, il ne te suffit que de l'imaginer.

Bisous d'écumes

LXXVII. Un brin de soleil sur ma main, des feuilles se promènent à mes pieds, et me voilà mangeur de chausson, gourmand dévorant son dessert, sous la douceur du vent, en dégustant ces pommes qui fondent sous la langue. Une framboise aux pommes, j'en suis déjà fou, impatient de bientôt te dévorer. Mais moi je ne mange pas avec la bouche, mais plutôt avec les yeux, et les mots. L'important n'est pas de dévorer, mais que l'autre désire être mangé. Séduire c'est alors donner l'envie d'être dégusté.

Je te dévorerai mon amour !

LXXVIII. Le nuage et parti, je ne t'ai aperçu que quelques instants mon ange, dans ma vie si longue sans toi.

Dit, m'enverras-tu des gouttelettes ? La pluie est le bonheur des mélancoliques.

Tiens, le ciel est rose.

Mon nom est au ciel. A quand un papillon en forme de nuage ?

LXXIX. «On s'embrasserait dans une mer de bulle, et on nagerait dans l'océan du bonheur.

Toi sublimité de charme, fée de l'océan, toi ma sirène, tu serais plus grande que moi, moi petit poisson amoureux de toi. Laisse-moi te faire un câlin d'écume, et caresser ton merveilleux visage avec mes petites nageoires !

Ton front contre mon front, deux esprits à l'unisson ; oui je t'aime ; oui nous nous aimons !

Une larme pour toi, mais ne t'en fais pas, elle se perdra vite dans l'océan, et moi je sourirai à nouveau !

LXXX. Il manquait la plus belle cerise sur mon cerisier, me voilà bien pauvre sans mon trésor, sans ce fruit de mon cœur, sans mon or.

Les anges sont ailleurs. Mais l'ailleurs est si grand ! Éclaire-moi, je ne te vois pas...

LXXXI. « Ferme tes paupières et laisse toi emporter. Le monde est beau parce que je t'aime. »

LXXXII. Un petit peu ? Beaucoup oui ! A n'en plus avoir de tête ! Je t' imagine, toute mignonne que tu es, caressant ton chaton avec tes doigts de fée.

LXXXIII. L'amitié c'est le plus grand des amours, celui dont on ne doute pas, celui qui n'est que de vérité, celui qui fait plus sourire que pleurer.

Tiens, je t'offre un sourire.

LXXXIV. Je ne rêve plus. Il y a l'amour, il y a le labeur, et tous ces échecs chaque jours, toutes ces peurs...

« Puisqu'on est jeune et con ».

LXXXV. Je pense à toi.

Allongé la tête contre le sol, lorsque je caresse l'herbe j' imagine les mains dans tes beaux cheveux ; lorsque je vois ces feuilles sous les rayons de soleil, je m' imagine ton visage sous la lumière du ciel.

Alors vois-tu mon amour, il y a tant de chose qui me font penser à toi !

LXXXVI. En regardant une étoile, j'ai fait un vœu : Que cet instant soit éternel. Alors je l'écris, et je te l'envoi.

LXXXVII. Accueillerais-tu au sein même de ton réconfort et de ton affection, dans tes bras timide de jeune fille rêveuse, un triste papillon recherchant son cocon, en mal de réconfort, et de sourires ?

VI. Évasion Poétique



XCI. Mon bonheur à tes cotés.

Ne m' imagine pas. Vis-moi. Je marche dans le vent, au milieu de la route. Ne m' imagine pas. Vis-moi.

XCII. J'aimerai marcher au bord d'une falaise, dans le noir, un chapeau usé pour unique identité, une tasse de chocolat à la main, au goût de liberté.

J'aimerais que le vent me parle, que Toi dans mes oreilles tu m'accompagnes.

J'aimerais mourir de tristesse, après que tous soient morts de vieillesse.

Je ne suis pas fait pour ce monde. Mais un jour je réaliserai mon premier vœu.

Tu sais, une larme fera toujours mon bonheur. Au moins je sais que je suis humain.

XCIII. Tu seras les doigts et la voix

Je serai les mots

Nous serons Mélancolie.

Regarde ! des cerises au dessus de nous

As-tu faim ?

Non nous ne savons rien, oui nous sommes seul. Mais il y a les étoiles, il y a le chant des oiseaux, il y a le soleil, et puis il y a Toi, il y a moi, et ces cerises, perchées là. Allez relève toi, l'amour n'a jamais accompagné personne, il nous rend plutôt plus seul qu'on ne l'est.

XCIV. Quelle ironie oui !

Oui je le sais. Je n'écris que par tristesse. A-t'on déjà lu un de mes poèmes qui serait joyeux ?

XCV. Je suis en pleine fin du monde. Moment absurde. Je me sens dernier des papillons ; n'est-ce pas cela la fin des temps ? Si seul, et en plein doute... Alors je suis venu ouvrir mon dernier coffre, celui qui m'est le plus précieux. Dedans il y a mon miroir, dedans il y a mon dernier refuge, il y a celle qui me comprend et sur laquelle je peux compter le plus ; dedans il y a Toi.

Voilà, tu es libre ; la clé de mon secret s'évanouit dans l'eau.

Mais avant de partir, avant de t'enfuir, dit moi pourquoi,

pourquoi tu vas me manquer ? Pourquoi suis-je déjà triste ?
J'ai peur que tu ne reviennes pas.
Le monde tourne grâce aux papillons et aux cerises.
Sans Cerise, le monde du papillon s'éteint.

Mais pourquoi ?

XCVI. Je ne fais qu'un avec le chagrin, hélas... Je suis ma propre tristesse.

Je veux qu'on rêve, je veux qu'on parte. Une montagne, le grand air, et dans un claquement de doigts, voici ce que ton cœur désirera ! Allez rêvons, échappons nous, et envolons nous !

Un nuage, ou un nid dans la roche ? Une petite île, ou le plus haut des buildings ?

Où tu voudras, où ta pensée t'amènera !

XCVII. Mais près de moi il fait si froid ; à coté de moi eau finie neige, larme devient glace... !

Mais peut-être parce qu'il n'y a pas Toi ?

En haut d'un building, aux prises de la mer. Nous y voilà.

M'accorderais-tu une brassé ?

XCVII. Alors viens petit cœur.

Je t'emmène sur mon jet-ski, et nous rions au sommet des vagues, dans un rodéo avec l'extrême !

Je te serre ne t'inquiète pas, non tu ne tomberas pas, et oh non, tu ne m'échapperas pas.

Je suis là !

XCVIII. Je n'arrive pas à dormir. J'ai tant hâte de te voir ! Je suis tout excité, comme un jeune bambin à la veille de Noël. Je rêve notre rencontre, je rêve d'enfin rencontrer cette jeune fille qui m'aime sincèrement, cette jeune fée qui m'a offert une place dans son cœur. Je suis si pressé de te montrer l'amour, avec des mots, et avec des gestes ! Te tenir la main, te prendre dans mes bras, t'embrasser, oui je veux t'aimer, je veux partager un bout de bonheur avec Toi ! Je me vois déjà dans le train, en partance pour la découverte d'une nouvelle ville, du renouveau de l'amour. Bruyère sera-t-elle notre paradis ? Et puis Non, le paradis c'est tes yeux ! et je dirais « tu as d' beaux paradis t'sais » et j'irais, j' serais heureux. Comme c'est beau l'espoir. Je t'aime

XCIX. Le train n'attend pas, le train ne fait pas de différence, le train est impitoyable et rationnel : le train est égalitaire. Un mal nécessaire.

C. « Rien n'est haut quand on saute avec ses rêves. »
Bien sûr que l'étoile n'est qu'une image, c'est l'espoir. Tu sais des étoiles il n'y en a pas que dans le ciel ; elles peuplent aussi nos cahiers, nos pensées... Allez, attrape moi une étoile, et dessine la. Cela te fera une étoile bien à toi. Donne-lui un nom, place là où tu veux ; et tu auras rêvé. Tu vois, c'est si simple de rêver.

CI. J'ai des rêves. Un jour je me suis demandé quel est Mon rêve. Et j'ai eu ma réponse. Mon rêve c'est de pouvoir être moi-même, où que je sois. C'est d'être libre je crois...

CII. Vraiment, il ne faut qu'un battement d'aile de papillon pour que l'obscurité s'en aille.
Mais c'est si dur de voler. Alors ce soir je vole pour toi.
Assis toi, allonge toi, et prend toi quelques minutes, juste le temps d'une petite évasion. Et rêve de ce que tu aimes, de musique, de joies, de dialogues ; imagine la mer éternelle, imagine la grandeur de l'Himalaya.
Rêve-toi là-haut. Tu verras que les soucis y sont si peu importants.

CIII. La lumière est condamnée à toujours errer dans l'infinité de l'obscurité... Parce que le soleil ne comble jamais complètement l'ombre, mais ne fait que la déplacer. Je suis bien vain ici.

CIV. Je propose une évasion.

Un tour à la montagne. Viens prend ma main, agrippe toi à mes ailes. L'épine dans mon cœur ? N'y fait pas attention. Regarde ces sommets enneigés, et ces petites marmottes près du ruisseau là-bas. Ne te sens-tu pas libre et intouchable ici ? Dans ces hauteurs, peu importe, seul la liberté culmine. Vois-tu l'aigle là-haut ?

CV. [...] tu es belle ! Comme un rayon de soleil, comme l'aube qui s'éveille ! [...]

CVI. 'Fait froid dehors. Il y a une petite fille avec un manteau rouge et une tétine dans l'bec, qui cherche des marrons ; c'est assez mignon. Elle est toute heureuse lorsqu'elle en trouve une, et lève ses petits bras en signe de victoire, en accompagnant son geste d'une voix de fillette heureuse.

Je t' imagine petite dans la même situation, et ça m'amuse.

CVII. « Moi je te donne ce qui me reste de joie dans un sourire. »

CVIII. Que d'égoïsme en moi ! Mais je ne peux m'en empêcher, pourquoi mon cœur n'a pas de chance ? [...] L'amour semble tant être une bénédiction pour d'autres, mais une malédiction pour moi !

Pendez-moi que diable ! Mettez fin à cet affront, annihilez mon châtement, que ma malchance périsse avec mon âme, dans l'abîme de la mort méritée ! O désespoir, n'ai-je donc jamais fini de t'apercevoir ? Décidément sale temps dans mon placard.

CIX. Coucou ma chérie, mon ingénue ! Tu t'attristes, tu t'affoles, mais la vie n'en reste que plus belle, avec cette poésie que tu émanes, toute agitée que tu t'animes !

CX. C'est le bonheur, l'absence de défi. Mais l'inspiration est une amie qui part sans prévenir, et revient quand on ne l'attend pas.

CXI. Je me sens si petit devant tant d'art. J'ai aimé ton interprétation, j'y ai retrouvé un de tes cotés, en fait. Ton coté maternelle, sévèrement marqué par la peur de l'enfant, et un zeste d'impuissance, envers un monde trop lent pour toi. Mais je resterai myope, muet, timide, et fier. Ainsi va le loup, charmé par le jeu de la lune.

CXII. Oh mon amour, où te caches-tu ? Si tes paupières, et ta vivacité, ne sont pas endormi, je t'en pris rejoins-moi, je ne fais que t'attendre !

CXIII. Vivement demain, que je retourne au bonheur, au fond de tes bras vanillés !

CXIV. Il n'y a que sous la pluie que je me sens comme partie de ce monde.

VII.
L'Amour
Mythologique

CXV. On ferait l'amour au clair de lune, au clair de pluie. Il y a tout un art dans cette condition humide. Je t'aime tant.

CXVI. Je suis pressé d'encore croisé tes yeux, j'y vois tant d'affection, tant d'amour, que j'ai envie de te serrer très fort dans mes bras, et ne jamais te lâcher, comme on s'agrippe au bonheur.

CXVII. L'Art se crée par déchirement. Mais tout ceci n'était que folie, et élan poétique, ne t'en fait pas.

CXVIII. Mon esprit sera avec toi. Le français c'est angoissant, on ne sait le saisir, c'est une performance jamais acquise.

CXIX. Pour te reconforter, je n'ai uniquement ce dont la vie m'a doté : des lèvres et des bras, de l'amour et des rêves.

CXX. C'est parce que le cœur n'a pas d'oreilles, ma bien-aimée ! Il ressent l'élan fou du tien, et c'est ainsi qu'il sait à quel point tu l'aimes.

CXXI. Crois-tu ? Je n'ai d'angélique que la douceur que tu m'inspires, sinon moi, je suis un monstre.

CXXII. Et souffle sur ma peau pour hérissier, et exciter mon cœur !

CXXIII. Un ébat d'amour et de désirs ! Moi dans toi, jusqu'à ce que l'orgasme nous sépare.

CXXIV. Comme ça. Je suis épuisé de vivre. J'aimerais que l'obscur de mon plafond se peuple d'étoile.

CXXV. Je perds ma beauté sans tes yeux.

CXXVI. J'aime la douceur de tes joues quand tu viens dans mes bras avec amour et affection, en me témoignant ta fidélité, tes envies, et ta loyauté.

CXXVII. Oh, tu me parlerais de sourire et d'affection, de gourmandise et d'ivresse ?

CXXVIII. Quand je pense à toi, l'image de ton cou m'apparaît, et je ferme les yeux, avec un petit sourire amoureux.

CXXIX. Tu me manques ma chérie, tellement ! que ma langue est sèche, comme une oasis tarie. Je t'aime, et vis pour encore te retrouver, qu'une nouvelle fois nous soyons couleur vive jouissant d'art dans le noir !

CXXX. Mon dernier jour français ! O Naiïade, tu me manqueras, et même si tant de silence nous ont séparés, tu resteras la mystérieuse déesse de ma perte, de mes désirs vicieux, et de ma joie ironique ! Puisse le bonheur encore et éternellement te guider.

CXXXI. Ne t'en veux pas Vénus, tu as tenu jusqu'au bout de tes forces, c'est ainsi que les dieux perdent leur esprit : avec amour !

CXXXII. J'abandonne la France pour toi Aimée, je vais chercher un edelweiss pour décorer ta rousseur solaire.

CXXXIII. Tu me manques... Il y a une douloureuse nostalgie en moi, une énergie inassouvie, un volcan endormi ! Il faut, je dois romancer, tenir ta main et te parler de crépuscule et d'étoile, en caressant doucement ton bras fin et élancé !

CXXXIV. Impie, vulgaire fillette chocolatée ! Les céréales au miel frôlent la perfection culinaire; et que dire des

céréales complètes, ces merveilles dorées à l'odeur de champ ensoleillé ?

CXXXV. Et au Sommet, Yoann, seigneur dieu de ton cœur !
Non vraiment, la hiérarchie, quoi de plus abject ?

CXXXVI. Enfin je retrouve mon lit, sa douceur, sa grandeur, et les souvenirs qui l'accompagnent : ton corps, ton odeur délicate, ta respiration saccadée, tes cheveux caressant tes petites joues ...

CXXXVII. Il faut aimer les personnes, et s'efforcer de gommer les statuts ; ce n'est qu'ainsi que l'amour devient pure et véritable.

CXXXVIII. Un monde avec pour soleil une tomate aussi belle que tes seins !

CXL. Du mal ? Tu es mon élixir d'existence, ma libido poétique, ma pulsion de vie ! Chacun rêve de conquérir un monde, pour le rendre meilleur, juste et heureux : moi je t'ai séduit, je t'ai charmé, je t'ai élevé, et je le ferai encore et encore, tant que je le pourrai ! Tu es mon monde, ma petite perle, je t'aime, et je t'aimerai !

CXLI. Bonjour, c'est le soleil portable, la joie et le beau temps des esprits !

CXLII. Tu as fait les préparatifs pour demain ? Réception avec deux d'artifices, paillettes, défilé et... toi, la merveille des merveilles

CXLIII. Rencontrer ta chambre, pour respirer cette autre odeur qui est tienne, pour découvrir ton second monde ; car une chambre est un univers de confort, un jardin secret !

CXLIV. Coucou Cerise, gâterie juteuse d'été ! Excuse-moi du retard, le temps me manquait, entre chérir la princesse,

admirer l'océan, et m'amuser des manies féminines, il m'en restait peu. Je te dore Cerise, en espérant te revoir bientôt. Je suis certain que nous avons chacun des inédits.

CXLV. Le temps s'écoule et s'évanouit, mais les instants de joie reste en souvenir, comme un éternel poison tuant de nostalgie dans un sourire satisfait.

CILVI. Avec toi, en ces jours idylliques, j'ai vécu le bonheur, la plénitude d'esprit, avec peur seule préoccupation l'entretien de ton sourire, la floraison de ta félicité ! Moi qui n'ai jamais connu ce poème, je suis grandi et rassuré, mais le manque m'afflige, et tu es si loin de moi...

CXLVII. Hélas, je suis perdu sans toi dans mon grand lit... Je t'attends pour l'inaugurer ! Je suis si impatient. Il y a ton odeur, mais il manque ta présence, ton corps, ton charme, tes mots ; il manque toi ! Nous avons transformé notre vie, nous l'avons épanouie, emplie de bonheur et de sens, c'est pourquoi nous sommes vide l'un sans l'autre, mais encore une fois, notre monde est intact car en pause, il reviendra, et de nouveau on s'épanouira ! Je t'aime ma Vénus, summum de la beauté, et de la perfection amoureuse !

CXLVIII. Je puis rentrer dans tes bras, et n'y sortir qu'à mon crépuscule mortuaire, la vie y est si belle que je ne supporterai vivre ailleurs !

CXLIX. De quoi fut animé ta nuit ? Je suis la fraîcheur du matin, celle qui vient t'ôter du sommeil, en douceur, et t'amène au monde de l'amour, dans mes bras .

CL. S'il y avait un Dieu, ce serait moi ; une étoile à ton plafond !

CLI. Je vis pour toi Aimée, comme l'on vit pour une grande cause !

CLII. Sais-tu ce que je vois ? Les moustiques volent à l'ombre, et les feuilles dessèchent au soleil. Je n'y peux rien, je ne peux que faire partie de ce monde, sans jamais l'améliorer. Ainsi, seul l'œuvre et l'esprit sont perfectibles. Aimée, tu pleures le monde, mais l'on n'y nage pas mieux pour autant. Fais sourire le monde, et tu le grandiras. C'est

cela que j'aurais dû graver dans le sable humide ; un visage souriant. Allez, brille petite ondine, vois en chaque vague un renouveau, en chaque visage une histoire, en toute pensée une idée, en chaque instant une création, en chaque joie mon amour pour toi ! Et c'est ainsi que tu brilleras petite ondine, en réfléchissant toute facette de la vie en poésie.

CLIII La nuit était noire, et les rues jonchées d'eau, comme s'il n'y avait plus de ciel, et que les nuages étaient au caniveau ...

CLIV. Quelle étrangeté tout de même que de se réveiller avec toujours la même pensée ; avec ton sourire vanillé à la bouche ! C'est si tragique d'entrer ainsi au monde chaque matin, mon aimée, lorsque c'est pour espérer immédiatement te trouver, et finalement s'animer seul, comme un arbre esseulé au milieu d'un pré abandonné. Je t'en pris petit oiseau, reviens chanter d'entre mes feuilles, une de ces mélodies d'été, ces chants d'océan, de vacancier ; je m'effeuille de n'entendre ta voix, je me fais automne.

CLV Prends-en de la graine petit-oiseau, en espérant que mes miettes poétiques nourrissent ton appétit d'aigle en manque de tendresse.

CLVI. Le train est une aventure évasive, un voyage utopique à travers l'espace, que l'on choisie d'entreprendre, ou d'éviter.

CLVII. Oui, j'ai osé, je suis grimpé en ce rêve, cette navette entre mes paradis ; le confort de mon lit, et la douce féminité du tien.

CLVIII. Je viens de ressortir la tête du bain d'amour, je nageais dans la sueur excitée de ma muse, en quête d'inspiration, et de volupté heureuse. Qu'en est-il de toi, quelle aisance t'anime, en ces jours graves ?

CLIX. On aime dans une faiblesse, une tendre envie de légèreté, puisque l'on s'abandonne à chérir la simplicité, une fois les yeux fermés, et le sourire éveillé.

Table des Matières

Avant-Propos	5
Préface	7
Mélancolie & Solitude	13
Poésie du réconfort	17
Séduction & Art	21
Féodalités	37
L'Ecume de l'harmonie	45
Evasion poétique	51
L'amour mythologique	61

coolLibri.com
J'imprime mon livre !

IMPRIMÉ EN FRANCE
Achévé d'imprimer en mai 2020
chez Messages SAS
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse
05 31 61 60 42
www.coollibri.com

Alors régnons ! Régnons sur nous-mêmes,
sur notre royaume.

Régner sur les autres, c'est une passion de monstres.

Un jour je t'ai offert ma main.

Une main pauvre, mais royale, et juste.

Tu la tiens depuis lors, et je t'en pris ne la lâche jamais,
car crois-moi nous tomberions tous les deux.

Des royaumes reposent sur du sang,
mais le nôtre, lui, repose sur deux mains.